



Christophe Tarkos © John Foley / Opale

*Un baiser. Ils s'embrassent. Il prend sa bouche dans sa bouche, elle prend sa bouche dans sa bouche, ils s'embrassent. Il ouvre ses lèvres à sa bouche, à sa langue, elle ouvre ses lèvres à ses lèvres, à sa bouche, à sa langue, elle tourne sa langue dans sa bouche, il tourne sa langue dans sa bouche, il découvre son baiser, elle découvre la sensation de son baiser, sa langue douce dans sa bouche, sa langue douce contre sa langue, il enveloppe sa langue dans sa langue, il la mélange, elle tourne sa langue contre sa langue, ils s'embrassent, elle la mélange, ils se mélangent, elle donne sa bouche à sa bouche, ils se donnent un baiser, elle lui donne un baiser et sa langue, il caresse sa langue dans sa bouche, elle caresse sa langue dans sa bouche, elle le laisse entrer, il la laisse entrer, ils s'aiment, sa langue est dans sa bouche, elle met sa langue dans sa bouche, ses lèvres sont collées contre ses lèvres, elle caresse sa langue contre sa langue qui tourne dans sa bouche contre sa langue, caresse sa langue contre sa langue, chaude et donnée, il met sa langue dans sa bouche, ils s'aiment, ils s'embrassent.*

Extrait de : Christophe Tarkos, *Pan*, POL, 2000

## D'un langage perpétuel

Depuis quelques années, Christophe Tarkos publie des poèmes sans fond, parfois même sans décor ni personne et peut-être sans autre sujet que leur propre écoulement. La figuration du monde n'est pas son propos, même si le monde se prend à ce propos. Ses phrases naissent, se développent, hoquent, bifurquent, s'interrompent, et ce flux, sans lourdeur ni mystère, est ductile et hypnotique. Allez comprendre pourquoi !

PAR RENAUD EGO

Un mot est posé sur la page. Par exemple le mot "son". Il se choisit un verbe, une épithète, et aussitôt un peu de sens naît : par exemple "Le son est beau." Quelque chose débute ; mais le son demande à être exploré, développé, alors le poème l'investit ("le son d'un instrument sonore est beau, est beau ce qui soudain vient dire voilà je suis soudain un son, je sonne, je mets le paquet, j'explose..."), le poème prend de la vitesse, atteint son rythme de croisière, on ne l'arrêtera pas de sitôt, il est doué d'une mobilité comme on en connaît peu dans la poésie aujourd'hui. Christophe Tarkos l'appelle "une danse ou une structure ou alors une structure dansante".

Quand une langue est *inouïe* pour le lecteur qui l'ébruite, elle se découvre à lui sous forme d'images, de toutes sortes d'images. Que l'ouïe appelle la vue est l'un des prestiges magnifiques de la parole, mais en la circonstance une image n'est pas un ornement rhétorique, c'est un espace mental où la pensée peut prendre corps, un espace qui sollicite le regard intérieur pour se prolonger et ainsi entamer cet en-avant qui est son véritable mouvement. Je ne saurais sans mentir évoquer les images exactes que suscitérent en moi les mots de Christophe Tarkos quand je les lus pour la première fois. Ils semblaient trembler sur leurs bases, ou plutôt le sens tremblait en eux d'être porté par des mots comme mécaniquement produits et débités. Des mots-machine, venus seuls et parlant seuls, impersonnels et pourtant justes, voyants, étrangement voyants, mais comment ? Personne ne se dévoilait en eux, ni locuteur (sinon par convention grammaticale), ni destinataire (sinon de simple circonstance). Des mots semblaient bien souvent ne rien *vouloir* dire, mais disaient pourtant de naître ainsi de leur seule poussée mécanique, ou parfois, d'un très grand affolement.



Christophe Tarkos, *Pan*, POL, 2000

Christophe Tarkos demeurerait presque invisible si on le cherchait dans ses poèmes ou dans la biographie qu'il donne de lui-même :

“Je suis né en 1964. Je n'existe pas. Je fabrique des poèmes.

1. Je suis lent, d'une grande lenteur.
2. Invalide, en invalidité.
3. Séjours réguliers en hôpitaux psychiatriques depuis 10 ans.”

Nombre de revues, comme *Quaderno*, *Java*, *Action poétique*, *Doc(k)s*, ou *Poezi prolétèr*, ont publié ses poèmes ces dernières années, et une petite dizaine de ses livres ont paru, notamment aux éditions Al Dante et POL. Ils dessinent une trajectoire très nette qui commence à être saluée comme l'une des plus originales et des plus rigoureusement menées, que ce soit par les livres ou les lectures publiques. Car Christophe Tarkos est aussi un improvisateur éminent. Pour lui, “aller est aller à l'aventure”, une aventure sérieuse et risquée, qui parfois se perd, explore toujours et découvre souvent, ne serait-ce qu'un phrasé à nul autre pareil.

Rappeler le rôle de l'improvisation dans cette poésie permet de mieux comprendre comment une parole livrée à son propre surgissement, qui côtoie en permanence le vide au bord duquel elle se tient et où elle prend le risque de s'élancer, réussit à taire les énoncés trop bien articulés dans la langue écrite, la langue savante qui, réfléchissant à sa venue, laisse à son insu remonter en elle ce qui la censure. En toute improvisation il y a le vœu d'atteindre le plus vif de la pensée, sa pulpe native, et ainsi de parler *contre* ce qui fait de la plupart des mots de petits arpents morts ! Dire, c'est alors taire, taire ou prendre de vitesse tout ce qui interdit de dire ; car telle est l'essence dialectique de l'écriture que son pouvoir d'élocution se mesure à sa capacité simultanée à vider la langue des énoncés usés qui l'encombrent et lui viennent tout naturellement à la voix. C'est plus vrai encore aujourd'hui, alors que le travestissement de la parole est permanent, et que la “sensure” médiatique, publicitaire et bien souvent littéraire est telle que chacun reproduit des pensées qui ne sont pas les siennes.

Tarkos, lui, a ainsi trouvé un moyen de contourner cette “pollution” de la pensée par le jugement ou les idées préconçues, en faisant retour aux choses. Chacun de ses poèmes y est une tentative d'affouillement d'une chose, jusqu'à épuisement de la parole. Ainsi, un ballet, un ballon, le zinc (*Oui*), le train, les nuages, le tuba, le bruit (*Pan*), ou plus encore celles qui composent le quotidien d'une journée – le lait, la passoire, une couverture, le coussin, le soleil, la fumée, le carton, la théière, etc. (*Caisses*). Non *un* nuage particulier, mais toute possibilité de nuage en tout nuage ; non l'essence de *la* théière, mais *de la* théière, comme il y a aussi *du* lait, *de la* fumée, etc., soit de la matière dans son insignifiance, dans

son idiotie : des choses quelconques, singulières par essence et indéterminées. De même les quelques situations sur lesquelles certains de ses poèmes se construisent aussi sont des actions banales comme dormir, parler, embrasser. De cette accumulation de gestes isolés et de choses idiotes, naît une réalité, et, pour s’y enfoncer, Christophe Tarkos entraîne sa pensée : “La pensée est engoncée, dure et pâteuse, le poète la masse, l’amollit, la réchauffe. Il entraîne l’intelligence à sortir de son engourdissement [...], il décortique la bouche et rogne le bras droit de son maître. Il s’entraîne à bouger la tête à l’intérieur de la pensée.” “Le poète est intelligent, dit-il. Il prépare la pensée difficile.” Pour cela, il se sert de mots simples, qu’il agence en séquences qui se suivent et se métamorphosent. Elles s’engendrent selon un jeu de variations élémentaires, d’accumulations ou de permutations de leurs termes et finissent par acquérir leur propre vitesse de surgissement. La langue y retourne à l’état d’une soupe primitive, d’une “pâte-mot”, qui est selon lui “la substance de mots assez englués pour vouloir dire”. Le paradoxe de cette pâte, souvent si fluide et si agile à doter toute chose d’une plasticité et d’une profondeur que nous ne soupçonnions pas en elle, tient à sa sobriété supérieure. Un vocabulaire restreint au strict nécessaire, une syntaxe élémentaire, pas de variation de ton, ou peu, une absence totale de grandiloquence ; au contraire, une monotonie entêtante et entraînante, par son rythme et ses écholalies qui évoquent certaines pages de Gertrude Stein. Il y a là une ivresse de la parole et de la pensée qu’on associerait plus volontiers à la transe ou à la psalmodie, en raison de la force d’entraînement qu’on découvre à ces phrases. La parole retrouve une énergie primitive qui est celle d’un “*text building*”, selon l’expression de Christian Prigent. Et c’est vrai que ces phrases musclent et assouplissent la pensée. La volonté de sens ne détermine plus *a priori* la création de phrases, mais celles-ci, mues par le double désir de décrire et de se poursuivre, retrouvent la liberté de se composer au gré des combinaisons possibles des mots. La grammaire y est une combinatoire créatrice de liaisons entre des termes formant de petits amas de sens qui à leur tour se développent, en vertu de l’expansion presque biologique de ces textes. “Le sens est une matière”, rappelle fort à propos Jérôme Game, et pour lui les poèmes de Christophe Tarkos révèlent “l’immanence du sens au langage, c’est-à-dire au corps parlant, au corps bougeant (fût-ce imperceptiblement), au corps inscrit politiquement”. Absolument politique en effet, y compris par son parti pris matérialiste et son apparent dégageant, cette poésie est pour qui l’écoute un surcroît de liberté à portée d’oreille, de bouche et de pensée. Par le langage rendu à ses seuls (ou presque) mécanismes d’expansion, notre relation à la moindre chose réelle s’agrandit infiniment. “Cela ne veut pas s’arrêter. Cela continue. C’est incroyable. Ça va durer. Ça peut durer encore comme ça”...

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE :

- *Oui*, Al Dante, 1999
- *Caisses*, POL, 1998
- *L’Argent*, Al Dante, 1999
- *Le Signe =*, POL, 1999
- *Ma Langue*, Al Dante, 2000
- *Pan*, POL, 2000
- *Anachronisme*, POL, 2001

## A propos de Christophe Tarkos :

- Christian Prigent, *Salut les anciens, salut les modernes*, POL, 2000
- Jérôme Game, *Christophe Tarkos ou la poésie en ligne*, [www.metafort.org/inventaire/Archives/Pan.htm](http://www.metafort.org/inventaire/Archives/Pan.htm)